

Sixième conférence (P.-A. Burton, p. 147-173)

TROISIÈME PARTIE

**LE TEMPS DE LA FORMATION
ET DES PREMIÈRES RESPONSABILITÉS**

INTRODUCTION

La troisième partie de l'ouvrage de Pierre-André Burton concerne la période de formation monastique initiale d'Aelred et de ses premières responsabilités. Cette période couvre les années 1134-1143. Nous la parcourons en plusieurs étapes car cette troisième partie comprend les chapitres cinq et six, et le chapitre six est très long (80 pages). En parcourant aujourd'hui le chapitre cinq du livre, suivons Aelred dans ses premiers pas dans la vie cistercienne jusqu'en 1141.

En entrant à Rievaulx, un triple désir anime Aelred : un désir de libération, d'unification et de pacification intérieures. Dans le ferme espoir de retrouver cette paix intérieure et d'unifier sa vie affective, il cherche, dans un premier temps, à se libérer des chaînes de ses mauvaises habitudes et du poids de ses passions coupables, en se lançant, avec courage et détermination, dans un immense effort ascétique. Mais cet effort ne donnera aucun fruit.

Pour trouver une autre voie, Aelred entreprend alors un immense travail intellectuel et spirituel, qui va le conduire à la rédaction de son œuvre maîtresse, *Le Miroir de la charité* (1141-1142), et le préparer finalement à assumer ses premières responsabilités, tant au sein de son monastère - comme père maître à qui est confiée la formation des candidats à la vie monastique (1141-1143) -, qu'à l'extérieur - comme chargé, par son abbé, dom Guillaume, de missions délicates et difficiles.

LA FORMATION MONASTIQUE D'ÆLRED (1134-1140)

Dans la *Lettre à Maurice*, qui constitue aujourd'hui la préface de la *Vita Aelredi* -, Walter Daniel réunit sous forme de cycle un récit de quatre miracles attribués à Ælred. Peu importe si ces récits sont authentiques, ce qui nous intéresse, c'est la portée et la vérité éminemment symboliques de l'événement (*LàM*, 39-44). Si Ælred a réussi à éteindre un incendie, le feu qu'il aura à éteindre, c'est l'incendie des voluptés charnelles qui consume sa chair rebelle, et le prive de cette paix intérieure à laquelle il aspire.

LE NOVICIAT : UN TEMPS MARQUÉ PAR UN IMMENSE EFFORT ASCÉTIQUE

Pour éteindre cet incendie, Aelred s'est donc lancé dans une ascèse très rigoureuse, sans aucune mesure ! Il en parlera à sa sœur dans *La Vie de recluse*. Revenant sur les premiers temps de sa vie monastique, il évoque dans le paragraphe 18 ses difficultés et surtout le zèle enflammé avec lequel « *il se dressa contre lui-même* » pour se libérer des « *aiguillons de la chair* » qui le tourmentaient. Cette attitude cependant était en train de le mener dans une impasse. Il le reconnaît devant sa sœur recluse : à force d'une telle surenchère aussi inutile que désespérée, il en est arrivé à un tel état d'épuisement physique qu'il doit se ménager... ce qui, évidemment, ne fait qu'aggraver la situation (VdR, 18) ! Aelred vérifie ainsi à ses dépens le bien-fondé d'une sévère mise en garde adressée par saint Bernard à ses frères cisterciens, vers 1124, dans son *Apologie* (12 et 13).

« Vous accablez votre corps par de rudes et nombreux travaux, et vous mortifiez vos membres - j'entends : vos membres charnels - par toutes les austérités que la Règle prescrit. Vous faites bien ! Mais qu'en est-il si celui que vous croyez ne pas peiner autant que vous, parce qu'il se livre moins que vous à ces exercices (...) corporels, en venait par contre à posséder à un plus haut degré que vous cette [vertu] qui, elle, « est utile à tout », à savoir la piété ?

Qui de vous, je vous le demande, a le mieux observé la Règle ? Le meilleur ne serait-il pas celui qui l'observe le mieux ? Et, en vérité, quel est le meilleur ? Celui qui est le plus humble ? Ou celui qui se donne le plus de mal ? N'est-ce pas celui qui a appris du Seigneur à « être doux et humble de cœur » » (Mt 11, 29) et qui, avec Marie, a choisi la meilleure part, la part qui ne lui sera pas ôtée (Lc 10, 41) ? » (Apologie, 13)

LES FRUITS ET LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE :

UN DOUBLE « DÉPLACEMENT »

Aelred vient de faire une amère découverte : à elle seule, l'ascèse n'a pas pu le libérer vraiment de ses démons et de ses passions. Elle ne pouvait lui « apporter la paix que si elle s'accompagnait également d'un chemin d'intériorité. ». Il ne suffit pas en effet d'en rester à la seule « maîtrise sur les mouvements désordonnés de son corps », il faut encore « remonter jusqu'aux racines de ces mouvements en rejoignant leur source, au plus intime du cœur et de l'affectivité. Découverte fondamentale qui aura ceci de positif dans la vie d'Aelred qu'elle l'obligea à effectuer un double « déplacement », humain et intellectuel, dont les termes sont en fait étroitement liés l'un à l'autre. Découverte qui aura aussi des répercussions sur le plan pastoral. » (p. 157)

Un déplacement humain et intellectuel.

Ainsi, Aelred se rendit compte qu'il avait à opérer dans sa vie un déplacement : au lieu de situer son combat sur le seul plan des passions corporelles, il devait le situer plus en profondeur, sur le plan des relations affectives.

« Un tel déplacement humain du combat personnel d'Aelred - qui, désormais, quitte la sphère seulement « corporelle » de la question pour rejoindre également les profondeurs de sa vie affective - poussa le jeune moine à « revisiter » complètement sa manière de voir le rôle de l'ascèse dans la vie spirituelle et surtout à y intégrer une dimension qu'il avait peut-être jusqu'alors eu tendance, sinon à totalement méconnaître, du moins à partiellement sous-estimer. Nous voulons parler de la dimension relationnelle et affective de l'ascèse, en vertu de laquelle celle-ci doit certes viser à la maîtrise des passions, mais aussi et surtout à établir plus largement de « justes » relations, tant avec soi-même qu'avec autrui et avec Dieu. » (p. 158)

Aelred « sera amené à entreprendre un intense travail d'élaboration intellectuelle destiné à intégrer les fruits de son expérience dans le cadre d'une vaste synthèse doctrinale où, très précisément, il s'efforcera de justifier théologiquement la valeur de la réforme cistercienne dans ce qu'elle a de plus spécifique : comme « école de la charité » où l'on apprend à « ordonner » toutes ses affections sur la « Mesure suprême » qu'est le Christ (Miroir III, 74) ». (p. 158)

Nous trouverons bien sûr le fruit de ce travail dans *Le Miroir de la charité*, œuvre sur laquelle nous reviendrons souvent, mais aussi dans ses nombreux et remarquables sermons liturgiques, comme par exemple dans le *Sermon 4*. Ceux-ci nous « offrent un condensé extraordinaire de ce qui restera, depuis le temps de son noviciat jusqu'à son dernier souffle, la plus intime des convictions d'Aelred sur la valeur éminemment spirituelle de la Règle de saint Benoît comme « forme » de vie chrétienne. » (p. 160)

Dans ses sermons, Aelred partage avec ses auditeurs ce qui constitue pour lui le noyau ferme de toute sa théologie de la vie monastique. « Pour lui, être chrétien, c'est suivre le Christ ; et suivre le Christ, c'est être plongé, par le baptême, dans le mystère de sa mort et de sa résurrection ou encore participer au mystère de sa Croix afin d'être libéré de l'esclavage du péché...//... Embrasser la Règle et ses observances comme forme de vie chrétienne, ce sera donc aussi, du même coup, « prendre la croix du Christ » et l'êtreindre comme « forme de vie » (p. 160). Celui qui la professe deviendra un « profès de la croix du Christ » ! (Sermon 10 § 29) N'est-ce pas ce qu'Aelred avait déjà exprimé, mais de manière plus développée, dans *Le Miroir de la charité* ? (*Miroir*, II, 15)

« Tôt élaborée, cette synthèse doctrinale, toute centrée sur la communion au mystère de la passion du Christ, faisait ainsi avantageusement se « conjindre » tout à la fois ce que, d'une part, le roi David avait transmis à Aelred de la dévotion à la sainte Croix de la famille royale d'Écosse, avec, d'autre part, le meilleur de l'héritage monastique ancien que le jeune moine avait reçu de sa formation initiale : la Règle de saint Benoît, bien évidemment, mais aussi l'enseignement de saint Jean Cassien sur le triple renoncement au « monde » et le combat spirituel contre les « passions » ou les « pensées », doctrine ascétique classique assurément, mais qui restera toujours pour Aelred une source d'inspiration incontestée et incontestable, même si, comme on l'a récemment montré, il lui est souvent arrivé de s'en démarquer avec une assez grande liberté d'esprit... » (p. 161)

Toute la vie monastique d'Ælred, son expérience personnelle et sa spiritualité monastique s'est donc progressivement enracinée dans une théologie de la Croix, toute centrée sur l'unique personne du Christ, sur le mystère de son incarnation, de sa passion et de sa résurrection. Walter Daniel, le biographe, l'a bien saisi, lui qui situera la vie de son abbé, au départ et à la fin, entre deux scènes qui expriment à merveille cet attachement-adhésion d'Aelred à la croix de Jésus. Parlant au chapitre 10 de la *Vita*, de la nature et du contenu de la prière d'Aelred au temps de son noviciat, le biographe écrit :

« Vers Dieu et vers son Fils, il épanchait toute la vigueur de ses pensées et il les ancrant dans le Christ crucifié comme un très long filin dont l'extrémité rejoignait le trône de Dieu-Père. Ce fil, dirais-je, c'était son intention et la fine pointe de son intelligence » (*V Æ* 10, 2- 3.)

Quelques jours avant sa mort, autour du 7 janvier 1167, Walter Daniel se fait le témoin de la prière incessante d'Aelred, le regard fixé sur la croix : « Sans cesse répété, nous pouvions entendre de nos oreilles ce mot qui retentissait dans sa bouche : « Hâtez-vous, hâtez-vous » (...) Très souvent également, il se recommandait au nom du Christ, et [il le faisait] en anglais car, en cette langue, le mot « Christ » ne comporte qu'une seule syllabe, et il est d'autant plus facile à prononcer que, d'une certaine manière, il est également plus doux à entendre !

Il disait en anglais – j'emploie ses propres termes : « Hâtez-vous, for Crist luve », ce qui veut dire : « Hâtez-vous pour l'amour du Christ. » Comme je lui demandais : « Quoi donc, mon Père ? », il étendit les mains comme vers le ciel et, fixa de ses yeux, telles des torches de feu (cf. Ps 29, 7), la croix qui se trouvait là, en face de lui, et il dit : « Laissez-moi aller au plus vite vers Celui que je vois devant moi, le roi de Gloire ! Qu'avez-vous à tarder ? Que faites-vous ? Qu'attendez-vous ? Hâtez-vous pour l'amour du Christ, hâtez-vous ! » [*V Æ* 54, 2-3.]

Nous trouvons ici une claire attestation de la présence, dans la spiritualité cistercienne du XII^{ème} siècle, de l'« Invocation du Nom ». L'intensité de ce regard porté sur le Christ a certainement été une constante dans la vie d'Aelred : l'aboutissement heureux de son ascèse, un réel point d'ancrage, le « lieu » théologique et spirituel par excellence. C'est ce qui lui a permis, « non seulement de rétablir en lui la paix intérieure à laquelle il aspirait tant, mais aussi d'unifier toute sa vie affective, en la libérant de tous ses désirs éclatés. » (p. 163-164)

Un passage du *Miroir* l'atteste. Aelred y décrit ce qui fut certainement l'un des sommets de son expérience spirituelle, quand l'âme, pacifiée dans l'amour de soi et du prochain et pleinement unifiée dans la contemplation du Christ-Jésus, « *est totalement absorbée par une lumière indicible et une douceur inhabituelle ; le silence s'étant fait par rapport à tout ce qui est corporel, sensible, changeant, elle fixe d'un regard pénétrant Ce qui Est, Ce qui est toujours tel, identique à soi-même, Ce qui est Un. Libre pour voir que le Seigneur lui-même est Dieu, elle célèbre sans aucun doute le sabbat des sabbats dans les suaves étreintes de la Charité elle-même.* » (*Miroir*, III, 17)

Répercussions pastorales.

Fort de cette expérience spirituelle et riche de cette doctrine ascétique et mystique, mais également conscient de ce que furent ses propres difficultés et bien au clair avec les impasses qu'il faut éviter, Ælred va alors pouvoir assumer, avec une grande humanité et surtout un immense respect pour les personnes, la mission que son abbé, dom Guillaume, se prépare à lui confier : **la charge de conduire sur les voies de la vie cistercienne les candidats à la vie monastique qui se présentent à la porte de Rievaulx**. Il l'exercera moins en « maître » qu'en « témoin », car, chez lui, toute pensée procède d'une expérience personnelle et jaillit d'elle comme d'une source...

DEUX ÉVÉNEMENTS PARTICULIÈREMENT DOULOUREUX (1138)

Bien engagé sur les chemins de la vie monastique depuis quatre ans déjà, Aelred sera affecté en profondeur par deux événements qui, l'un et l'autre, se situèrent en 1138.

Le décès d'Eilaf, le père d'Ælred (courant 1138).

Le premier est la mort de son père, Eilaf. Jusqu'au bout de sa vie, ce dernier avait résisté à la décision épiscopale de lui enlever sa charge curiale sur Hexham et de le priver en conséquence des revenus ecclésiastiques y afférant. Or, peu de temps avant la mort de son père, Ælred se rendra au monastère de Durham, où Eilaf avait demandé à pouvoir terminer ses jours. À l'occasion de cette visite, « Ælred aura la joie d'être le témoin de l'acte par lequel, après près d'un quart de siècle de conflit (1114-1138), son père restituait, dans leur droit de jouissance, les religieux qui lui avaient succédé à Hexham... » (p. 166)

Ælred, témoin impuissant et attristé de la bataille de l'Étendard (22 août 1138).

Le deuxième événement qui affecta douloureusement le cœur d'Aelred fut la bataille de l'Étendard. Cette bataille eut lieu le 22 août 1138 à quelques 70 kilomètres de York et à proximité de Rievaulx. Elle faisait partie de ces batailles destructrices et sanglantes qui dévastèrent l'Angleterre durant vingt ans, de 1135 à 1153/1154. Elles opposaient, après la mort d'Henri I^{er} Beaucler, « d'un côté les partisans d'un petit-fils de Guillaume le Conquérant, Étienne de Blois et, de l'autre, les défenseurs de la cause de l'impératrice Mathilde, fille du roi Henri I^{er} Beaucler et mère du futur roi, Henri II Plantagenêt. » (p. 167)

Ce qui blessa le cœur d'Aelred dans cette bataille, c'est sans doute le fait d'avoir été, à Rievaulx, le témoin impuissant de l'événement. C'est aussi le fait de voir qu'en acceptant de prendre la tête de la coalition écossaise, son protecteur tant aimé, le roi David, s'était de quelque manière rendu coupable d'une faute grave, en apportant sa caution aux faits et gestes d'une armée, réputée pour sa cruauté et sa barbarie envers les populations civiles.

Mais ce qui blessa surtout le cœur d'Aelred, ce fut d'assister à une guerre aux couleurs fratricides dans laquelle **il voyait** se dresser l'un contre l'autre non seulement des amis de jadis, mais surtout **deux des frères qu'il avait côtoyés de près à la cour d'Écosse** : d'un côté, **le jeune prince Henri** qui se rangea, avec son père David, dans le camp des partisans de l'impératrice Mathilde et de l'autre, **Simon**, son demi-frère qui, fidèle à ses alliances franco-normandes, prit le parti d'Étienne de Blois, dont il était le petit-neveu.

Est-ce donc le fait d'avoir été ainsi le témoin attristé et impuissant de cette bataille qui décida Aelred, une fois devenu abbé, à peser de tout son poids et de toute son autorité morale pour contribuer au rétablissement de la paix nationale ? « Nous ne le saurons jamais. Ce qui est certain en revanche, c'est que la relative embellie politique qui caractérisa la fin du règne d'Henri I^{er} et qui rendit possible la fondation de Rievaulx quelques années plus tôt était bel et bien désormais passée.

À compter donc de 1135 (année de la mort d'Henri I^{er}) et au moins jusqu'à la signature, à Westminster, le 25 décembre 1153, du traité de Wallingford (par lequel Étienne de Blois reconnaissait Henri II Plantagenêt comme son héritier et successeur légal au trône), tout le reste de la vie monastique d'Aelred devait être marqué par ce contexte politique de troubles civils et d'agitation permanente, réelle « matrice » d'une future vocation de médiateur et de conscience morale pour les princes de son temps... » (p. 168)

PREMIÈRES MARQUES DE CONFIANCE DE DOM GUILLAUME (1138-1140)

Aelred nommé membre du conseil abbatial (1138 ?)

Au début du chapitre 14 de la *Vita*, Walter Daniel parle des premières responsabilités qui furent confiées à Aelred, en soulignant chez lui la présence de deux qualités que l'on trouve rarement *conjointes* en même temps dans une même personne : la jeunesse et la sagesse (ou le discernement éclairé). Pour lui, ces deux qualités, qui avaient poussé le roi David à nommer Aelred *dispensator* de la cour d'Écosse, sont les mêmes qui, aujourd'hui, incitent son abbé à l'introduire comme membre de son conseil, dans les années 1138–1140, peut-être même dès 1138.

La succession controversée sur le siège épiscopal de York.

Plus assurée cependant est la date de 1140, où Aelred fut envoyé par son abbé Guillaume à Rome dans le but « *de trouver une voie d'apaisement à la fameuse affaire soulevée autour du désaccord [survenu] à York* » après le décès de l'évêque Thurstan, décédé le 6 février 1140. (V Æ 14, 4) Comme l'élection de son successeur est contestée, on décide d'envoyer à Rome une délégation dans l'espoir de dénouer la situation. Pour réaliser cette mission délicate, l'abbé de Rievaulx choisit Aelred qui, en raison probablement de ses liens d'intimité avec au moins une des deux parties concernées, était sans doute en mesure d'assurer un précieux rôle de médiateur. L'entreprise semble avoir malheureusement échoué car l'affaire traînera jusqu'en 1147.

Une triple grâce : une au départ, deux au retour.

Quoi qu'il en soit de cette épineuse question où le parti des cisterciens ne semble pas avoir joué le plus beau rôle, **Aelred revint de Rome couvert d'un immense prestige** (V Æ 14, 5) ! Cependant, cette grâce ne fut pas la principale reçue par Aelred... Deux autres grâces, bien plus essentielles pour sa vie, allaient également lui être réservées.

La première fut celle d'une rencontre probable avec saint Bernard à Clairvaux, la maison fondatrice de Rievaulx. N'est-ce pas lui qui, de tout le poids de son autorité, encouragea son cadet de vingt ans à mettre en chantier la rédaction du *Miroir de la charité* ?

Quant à la grâce du retour, elle fut probablement inattendue : Aelred reçut la charge de la formation initiale des candidats à la vie monastique. (p. 169-173)